

CHAPITRE I

Paris, septembre 1925

Maman et moi venons d’emménager rue de Provence à Paris, dans un deux-pièces, au troisième étage d’un vieil immeuble. Nos malles ne sont pas encore toutes défaites et la rentrée est dans deux jours ; il nous reste par conséquent fort peu de temps pour achever de nous installer.

J’ai bientôt dix-huit ans et comme ma mère, j’envisage de devenir couturière. Après les études, si mon rêve se réalise, j’espère être embauchée rue Cambon, comme « petite main ». J’ai également la ferme intention d’obtenir mon bachot en juin. Maman trouve cela aussi ridicule qu’inutile, en raison de la carrière à laquelle je me destine. Elle me rappelle qu’autrefois les femmes ne passaient pas cet examen et ne s’en portaient pas plus mal. Par ailleurs, elle affirme être capable d’assurer ma formation sans l’aide de la maison Chanel, attendu qu’elle exerce le même métier que ces gens-là.

Elle possède une petite mercerie dans le quartier, dont l’arrière-boutique lui sert d’atelier. Ces dames s’y pressent afin d’apporter leurs vêtements à repriser ou des ourlets à faire. Elle vend bien sûr du fil, des aiguilles ou de la laine mais aussi quelques-unes de ses créations sur commande, après prise des mensurations de ses clientes. Ce sont surtout des corsages, des jupes

ou des robes qui lui sont réclamés. Son magasin s'appelle *Aux petits doigts de fée*, ce que je trouve un peu niais.

Papa et Maman sont divorcés depuis onze mois. Pierre lui a avoué, un beau matin, au petit déjeuner, qu'il la quittait afin d'épouser une jeune femme dont il s'était épris deux ans plus tôt. Cela a été un drame et ma pauvre mère a appris cette nouvelle brutalement sans jamais s'être doutée de quelque chose auparavant. Bien sûr, son ex-époux nous a laissé le grand appartement boulevard Malesherbes, mais le commerce de Maman ne rapportait pas assez d'argent pour nous permettre d'y rester. Aussi, après avoir vécu encore quelque temps là-bas, sommes-nous arrivées, à regret, dans ce minuscule logis.

Papa, de son côté, a rapidement quitté la capitale au volant de sa Bugatti et il est parti rejoindre celle qu'il aimait à Deauville, où il s'est installé définitivement après leur mariage. À Paris, il tenait un café-restaurant réputé et il n'a eu aucune difficulté à revendre ce bien. Grâce à cela, il a monté une affaire identique dans cette station balnéaire mondaine très appréciée par le gratin parisien qui la fréquente surtout en été. Une période durant laquelle le chiffre d'affaires de Papa grimpe presque autant que l'ancien sur Paris, en un an.

À présent, chaque mois, il verse une pension alimentaire à sa première femme, qui couvre une grosse partie de mes frais d'entretien. Il peut venir me voir quand il le souhaite et je le retrouve alors, une journée complète, dans un hôtel parisien. J'ai aussi la possibilité de me rendre chez lui si l'envie m'en prend, mais je m'y refuse, ne désirant toujours pas rencontrer son épouse.

J'adore Papa. Il me manque énormément depuis son départ et je sais qu'il souffre autant que moi de notre séparation.

Maman s'appelle à nouveau Madeleine Chapuis et sur notre boîte aux lettres, mon nom figure juste au-dessous du sien :

Thibaud Pauline, ce dont je suis assez fière. Car lorsque son ancien mari veut savoir comment nous allons, c'est à moi qu'il s'adresse, conscient que ma mère ne lui répondra pas. Il arrive aussi qu'il me télégraphie des messages très émouvants. Maman me réclame dès qu'elle reçoit le télégramme, et sans le lire, elle m'annonce froidement, le regard triste et grave :

« Tiens, Pauline, c'est de ton père. »

À mon avis, il se sent fautif et il me témoigne son affection à sa manière. Je ne réponds jamais à ces envois-là, seulement aux courriers par lesquels il me confirme, une à deux fois par mois, sa venue sur Paris, dans le même hôtel.

Je suis une jeune fille moderne. J'entends par là que je me suis offert une coupe de cheveux au carré, comme l'exige la mode actuelle. J'ai refusé au coiffeur celle « à la garçonne » que je trouve bien trop masculine. Maman me l'aurait interdite de toute façon et ce jour-là, elle a hurlé en me voyant revenir la tête ainsi transformée. Cependant, sans me cacher sa déception, elle ne m'a pas réprimandée.

Maman a quarante-deux ans et depuis des années, je la vois s'appliquer à brosser sa belle chevelure auburn qu'elle relève ensuite en chignon. Ses yeux sont bruns comme les miens, mais j'ai hérité des cheveux châtain clair de mon père, qui a le regard vert. Il a deux ans de plus que Maman et je sais qu'Anna, son épouse, n'a que vingt-six ans. Cela m'indiffère, contrairement à ma mère qui en reste désespérée. La seule chose que je trouve choquante, c'est la manière dont Papa l'a lâchement abandonnée après vingt ans de mariage ; elle ne méritait pas d'être traitée ainsi.

Depuis un an, je confectionne mes propres vêtements avec l'ancienne machine à coudre Singer donnée par Maman, qui s'en est offert une neuve pour son usage personnel. J'achète des patrons parus dans les journaux de mode spécialisés que

je découpe et utilise ensuite, afin de créer mes modèles. Je peux ainsi m'entraîner et faire envie à mes camarades parce que toutes mes tenues semblent récentes.

Ma mère, à cause de sa profession, est bien forcée de suivre le mouvement et elle s'habille comme moi avec des robes épousant bien le corps, sans fanfreluches, mis à part nos sautoirs de perles. Nous ne portons pas non plus ces horribles corsets démodés dont personne ne veut et j'ai cessé de mettre de grandes chaussettes. J'enfile des bas maintenant, comme toutes les femmes dignes de ce nom. Du moins, j'essaie de faire en sorte de leur ressembler. Ce que je préfère par-dessus tout, ce sont les chapeaux cloches, car ils me vont à ravir. Mais avec ses coiffures arriérées, Maman a bien de la peine à en poser un sur sa tête et il arrivera un moment où elle sera contrainte de se couper les cheveux.

J'aimerais que ma mère rencontre plus tard un homme digne de sa personne et qu'alors, elle s'apprête correctement afin de le séduire. Mais ce n'est pas demain la veille, parce qu'elle répète sans arrêt que jamais plus elle ne se laissera approcher par l'un d'eux. Je la comprends un peu à vrai dire, tout en espérant que cette mauvaise résolution disparaîtra de son esprit avec le temps. Je trouve qu'elle abuse du tabac en ce moment, mais son long fume-cigarette lui donne une certaine classe, pourtant, je ne chercherai jamais à l'imiter à cause de l'odeur qui m'incommode.

Actuellement, je préfère mes amies aux garçons ; je ne trouve pas assez matures ceux dans ma tranche d'âge. Je me sens largement plus attirée par les hommes entre vingt-cinq et trente ans, qui me paraissent plus virils que ces gamins boutonneux et empotés face aux jeunes filles. Maman me dit que j'ai encore le temps et je suis d'accord, cela arrivera forcément. D'abord, parce qu'il me semble que je plais au

sexe fort et surtout, parce que nous sommes toutes appelées à nous marier un jour ou l'autre. Cette idée ne m'enthousiasme pas vraiment en réalité, car je suis assez indépendante.

J'apprécie les arts, le cinéma, la danse et la musique classique. Néanmoins, je ne rejette pas le jazz, Ray Ventura ou Louis Armstrong que nous écoutons avec Maman sur son gramophone. En fin de semaine, nous partons danser le charleston entre filles, ou bien nous nous rendons dans les cafés-concerts, au cabaret et dans des halls d'hôtel, écouter les orchestres à la mode. Mais c'est toujours avec la permission de Maman, car me dit-elle :

« Tu ne dois pas devenir une sauvage et si tu veux rencontrer un garçon bien, il faut que tu sortes un peu. »

Il est exact que ce n'est pas chez nous qu'il risque de se présenter, surtout depuis que nous habitons dans notre deux-pièces. Sinon, il nous reste toujours les guinguettes le dimanche au bord de la Seine ; on s'y amuse bien et on fait parfois des rencontres intéressantes. Maman, alors, nous accompagne parce qu'elle apprécie les déjeuners pris sous un arbre lorsqu'il fait beau.

Ce soir, comme la veille, j'entends le son d'un piano au-dessus de nous, sous les toits. Au dernier étage, il y a juste un studio et celle ou celui qui joue me semble être un véritable virtuose. J'ai reconnu successivement une *Étude* de Chopin et une superbe interprétation de Liszt. Je regrette d'avoir arrêté mes cours de cet instrument, qui coûtaient malheureusement trop cher à Maman et quant à en acquérir un, c'est plus qu'improbable, alors à quoi bon persister dans cette voie si ensuite, je ne peux pas pratiquer ?

CHAPITRE II

Nous avons une chatte castrée de race chartreux, nommée Isadora, et depuis notre arrivée, elle lance régulièrement des appels dans notre vestibule, nous signifiant son désir de sortir. Or, elle n'a jamais eu ce comportement dans le précédent logement.

Ce soir-là, je décide de lui ouvrir afin de découvrir la raison de ses plaintes incessantes qui nous réveillent la nuit. Elle fonce directement à l'étage au-dessus et se tient devant la porte du voisin, queue haute, humant le sol avec frénésie. J'entends soudain un miaulement rauque auquel elle répond et qui ressemble fort à celui d'un siamois. Gênée, je m'empresse d'attraper mon félin sous le bras et je redescends les marches plus vite que je les ai montées. J'ai ma réponse : un autre chat vit avec son ou sa propriétaire dans cet appartement et il attire le mien. J'ai remarqué une ouverture dans la toiture qui laisse pénétrer la lumière du soleil et évite qu'on éclaire la montée d'escalier en journée. Cela m'inquiète, car si on ne la ferme pas, un des matous peut s'échapper par là et courir sur les tuiles.

Après avoir déposé Isadora à la maison, je m'aventure jusqu'au rez-de-chaussée. Je désire lire dans l'entrée le patronyme

et le numéro d'étage sur chaque boîte aux lettres, espérant y découvrir celui du mystérieux locataire. Le quatrième n'en comporte qu'un seul, celui d'un homme, monsieur Hubert Beudois. Je remonte au troisième et je m'interroge sur ce mystérieux monsieur Beudois. Est-ce un pianiste ? Quel âge a-t-il ? Bref, il m'intrigue et attise ma curiosité de jeune fille romanesque.

Le jour de la rentrée arrive et j'oublie mon nouveau voisin. Je retrouve les lycéennes des années précédentes et nous parlons de nos vacances. Je leur fais le récit de notre déménagement et elles me plaignent de ne pas avoir pu quitter Paris. Puis nous commençons à nous poser les questions habituelles sur les professeurs que nous aurons en souhaitant que certains ne soient plus là et que les nouveaux ne soient pas trop sévères. Comme tous les ans, l'inquiétude gagne l'ensemble des élèves présents dans la grande cour et les anciennes – dont je fais partie – sont aussi nerveuses que les petites de sixième.

La cloche retentit et la directrice réclame le silence. Puis nous sommes appelées une par une par notre nom de famille, suivi du prénom. Nous découvrons que nous sommes trente-deux dans la classe et la première professeur est celle de français, la même que l'an passé avec son mauvais caractère. Nous écrivons la fameuse fiche de renseignements bien inutile, car elle nous connaît toutes, et c'est avec le cœur soulagé que nous attaquons la seconde heure de cours. Cette fois, c'est une inconnue qui nous enseignera les sciences et les mathématiques. Elle paraît sympathique mais semble intransigeante concernant l'écoute et notre implication durant les exercices. Avec elle, nous devinons que nous entendrons « voler les mouches ». Le troisième cours est celui d'histoire-géographie ; l'enseignante nous transmettra une fois de plus son savoir jusqu'en juin. Elle punit rarement grâce à une autorité naturelle et elle sait

retenir notre attention sitôt que l'une d'entre nous la relâche. Nous l'apprécions toutes. Arrive enfin la dernière heure et très surprises, nous découvrons que nous allons étudier la musique avec un homme. Ce cours n'a lieu qu'une fois par semaine et c'est l'un de mes favoris, évidemment.

Tandis qu'il monte sur l'estrade, toutes les filles échangent leurs impressions. Il s'assoit à son bureau et nous fait face maintenant, si bien que plus personne n'ose faire le moindre commentaire. Nous lui trouvons beaucoup de charme et certaines regrettent qu'il ait l'âge de leur père. Pas moi, et je suis en extase devant lui. Il se racle la gorge et annonce en souriant :

« Mesdemoiselles, bonjour ! J'imagine que vous êtes toutes étonnées de voir un monsieur à la place de mademoiselle Ducrot que je remplace cette année. Votre directrice n'a trouvé personne d'autre et j'ai offert mes services, puisque j'ai déjà en charge les garçons dans cet établissement. Je vais donc vous écrire mon nom. »

Il se lève et se dirige vers le tableau noir. Il prend une craie qu'il casse en deux et nous dévoile son identité : monsieur Hubert Beaudois. Je me retiens alors de pousser un cri et je n'en reviens pas : mon professeur de musique est aussi le pianiste au-dessus de chez moi ! Il se retourne et nous demande de nous présenter sans même prendre la moindre note. Le plus incroyable est qu'il enregistre mentalement tous nos prénoms avec facilité. Ensuite, il nous interroge sur nos goûts musicaux et insiste pour que chacun s'exprime à son tour. Je le détaille tandis que les autres répondent. Ses cheveux grisonnants et un peu hirsutes semblent mal peignés, mais c'est l'épaisseur qui donne cette impression. Quand on s'adresse à lui, son regard scrute intensément l'interlocuteur. Ses yeux sont d'un gris bleuté et plissent légèrement s'il sourit. Toute sa figure s'illumine

alors. Le nez fin et long suit le prolongement du visage qui s'amenuise à peine vers le bas. La bouche est bien dessinée et les lèvres peu épaisses. Seule la mâchoire offre un aspect plus viril, auquel je suis sensible. Je le trouve irrésistible. Tout me séduit en lui irrémédiablement et j'ai déjà la certitude que son apparence et sa personnalité auront sur moi un effet durable.

Il doit avoir près de quarante ans, mais c'est difficile à évaluer avec précision. Il porte une longue blouse grise dont le col blanc de la chemise et la cravate noire dépassent. Son pantalon ainsi que ses chaussures sont de couleur sombre. En regardant les autres, je constate que toute la classe cherche à voir son annulaire de la main gauche et il n'échappe pas non plus à cet examen avec moi. Mais aucune bague ne se trouve à son doigt. Je ne réfléchis pas à quel point cet intérêt est stupide, car alliance ou pas, en réalité, cela ne changera pas grand-chose à ma vie. Pourtant, ce jour-là, je trouve ce détail d'une importance extrême, à l'instar des jeunes filles présentes.

Arrive mon tour de parler et il me désigne de la main en m'appelant par mon prénom, sans se tromper :

« Au tour de mademoiselle Pauline, c'est bien cela ? »

Je me lève aussitôt, tel un soldat au garde-à-vous et je confirme :

« Oui, monsieur... Comme tout le monde ici, j'apprécie beaucoup le jazz, mais ma préférence va au classique. J'écoute Chopin, Listz et Satie, entre autres compositeurs. J'avoue avoir une prédilection pour le piano que j'ai eu le plaisir d'étudier quelque temps. »

Et je me rassieds en piquant un fard, très intimidée.

« Pourquoi avez-vous cessé l'étude du piano, Pauline, si ce n'est pas indiscret ? » me demande-t-il.

Embarrassée, je me relève et réponds néanmoins honnêtement à sa question :

« En raison d'un problème financier, dû au divorce de mes parents, monsieur.

— Je vois, Pauline... et je vous remercie de votre franchise. Et puisque vous semblez mieux connaître la musique classique que vos camarades, je propose de vous écouter sur votre compositeur préféré. Dites-nous ce que vous en savez et pourquoi vous l'appréciez, ce sera notre premier cours ce matin. Venez au tableau et regardez l'ensemble de la classe en nous le présentant. »

Je suis encore plus mal à l'aise, mais je m'exécute poliment et je commence mon exposé improvisé.

« Il s'agit de Frédéric Chopin, qui naquit durant l'année 1810 en Pologne, de père français et de mère polonaise. Poitrinaire, il s'éteignit de sa maladie en 1849, à Paris. Sa compagne fut George Sand, écrivain français qui resta près de lui jusqu'à la fin de sa vie. Il composa essentiellement des œuvres pour le piano ; des nocturnes, des ballades, des préludes, des études, ainsi qu'une marche funèbre. Je l'aime parce que son style est unique et différent de celui de ses contemporains. Sa musique est sublime, pleine de sensibilité et de romantisme, comme son âme, tellement belle et pure... Il me semble le connaître à travers tout ce qu'il nous a laissé. Il me subjuge, me transporte au quotidien quand je l'écoute. Voilà ce que je peux en dire, monsieur. »

Je ne prends pas tout de suite conscience de la manière très exaltée dont j'ai résumé l'histoire de mon musicien favori. C'est en me tournant vers mon professeur que je réalise à quel point je l'ai surpris et touché. Son expression reste figée, sa bouche est entrouverte, ses yeux me fixent interrogatifs et il peine à trouver ses mots. Je regarde mes amies et je me rends compte du silence qui règne dans la salle, de leur air stupéfait. Enfin, monsieur Beaudois réussit à dire ce qu'il pense de ma prestation.

« Eh bien, Pauline, si ce n'est pas là une véritable passion, quasi amoureuse, que vous vouez à ce compositeur, je n'y connais rien ! Vous nous avez tous ébahis et vous avez certainement relevé avec nous l'absence de bruit lors de votre intervention. Un seul mot : bravo ! Vous viendrez à la fin du cours, j'aurai peut-être une proposition à vous faire afin de vous aider. Vous pouvez retourner à votre place, merci, mademoiselle.

— Merci, monsieur », dis-je à mon tour.

Je reprends mon siège au premier rang, les jambes un peu molles, la gorge sèche, le tout accompagné de quelques accélérations cardiaques. Autour de moi, les visages admiratifs des autres filles sont tous tournés vers mon pupitre. Ensuite, notre professeur met en route le phonographe et afin d'illustrer ce compte-rendu imprévu, il nous fait écouter une *Étude* de Chopin, ma préférée, comme par hasard.

Nous sommes peu habituées aux manières d'un homme pour diriger une classe puisque c'est là notre première expérience. Nous restons toutefois charmées par sa façon d'être, ses réparties et son humour, mais sans pouvoir faire la comparaison avec d'autres. En tout cas, nous demeurons convaincues qu'il est plus amusant d'apprendre avec lui qu'avec un professeur féminin. En réalité, monsieur Beudois s'avère être un original et son cours de musique a conquis toute la classe, surtout moi.

Il réalise vite que les jeunes filles s'attardent sur son aspect physique et notamment sur sa coiffure, si peu traditionnelle de la part d'un enseignant. Il s'en explique lorsque la musique s'arrête, juste avant la fin du cours, un sourire aux lèvres.

« Mesdemoiselles, je tiens à rassurer toutes celles qui peuvent être choquées par la toison que je porte sur la tête aujourd'hui, car dès la semaine prochaine, il n'y paraîtra plus. J'arborerai, enfin, une coupe de cheveux classique, après

m'être rendu chez le coiffeur. Je n'ai guère eu le temps de m'en occuper jusqu'à présent, aussi veuillez m'en excuser. »

Un autre sourire plus large éclaire son visage, provoquant un rire nerveux de toute la classe et les joues se colorent chez la plupart d'entre nous. Lorsque la cloche sonne, je laisse sortir les autres et je m'avance vers la chaire du professeur, comme il me l'a demandé.

« Ah oui, Pauline... Je donne quelques rares cours privés de piano chez moi, le soir, entre 19 h et 20 h ou le jeudi après-midi, puisque nous n'avons pas cours ce jour-là. Je vous propose une heure gratuite par semaine, avec l'accord de votre maman, car je suppose que c'est avec elle que vous vivez, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Et je vous remercie sincèrement de votre offre. Je lui en parlerai et si elle accepte, je vous le ferai savoir au plus vite.

— Parfait, Pauline, je vais vous écrire mon adresse, ainsi votre maman saura où vous prendrez ce cours. J'imagine que nous n'habitons pas si loin l'un de l'autre... »

Je l'interromps en lui souriant :

« Oh, ne vous donnez pas cette peine, monsieur, vous êtes notre voisin du dessus. Je vous entends tous les soirs jouer du piano et notre chat chartreux aime beaucoup le vôtre, qui doit être un siamois, je crois, d'après sa voix.

— Mais absolument, Pauline ! Vous savez déjà tout de moi et quelle coïncidence que nous soyons voisins ! Vous êtes décidément une jeune personne des plus surprenantes et je serai ravi de faire la connaissance de votre petit chat, dit-il, me faisant un franc sourire.

— C'est une femelle, monsieur et elle se nomme Isadora...

— Le mien est un mâle, il s'appelle Mozart, ce qui ne vous surprendra pas, je pense ?

— Non, en effet, monsieur, je trouve cela logique pour un professeur de musique. »

Et je lui rends son sourire. Ensuite, nous nous souhaitons une bonne fin de journée ; je suis aux anges.

Une fois dans la rue, au milieu de la circulation très dense à cette heure, j'ai envie de chanter et de crier le prénom « Hubert » en plein Paris. Je n'entends même plus retentir les trompes des automobiles en traversant, pas plus que je remarque leurs fumées noires s'échapper et s'élever vers le ciel. C'est la première fois que je ressens une telle joie. Moi qui ne m'intéresse jamais à aucun garçon, voilà que je suis tombée amoureuse d'un homme ! Et même s'il est trop âgé, je m'en moque éperdument !

Bien sûr, j'ignore tout de la vie, et notamment qu'il existe des interdits dictés par les parents. Que les sentiments, aussi nobles soient-ils, ne sont pas toujours partagés par les deux parties. Je ne songe pas davantage à ma réputation de fille sérieuse et très mature, sévèrement entachée par toutes ces pensées. Car que m'importe tout cela. Je vais avoir dix-huit ans et j'aime pour la première fois ! L'avenir m'appartient et j'en ferai bien ce qu'il me plaira !